

Il est difficile de donner une définition bien précise du *piecwork*, qui, suivant les industries, revêt, en Angleterre, les formes les plus diverses. Chez les *shipbuilders*, ce mot est l'exacte traduction de l'expression française « travail aux pièces ». Suivant l'étendue et la nature de l'ouvrage exécuté, l'ouvrier reçoit une rémunération plus ou moins élevée, débattue entre lui et son patron. Dans l'industrie mécanique, le *piecwork* est une combinaison du contrat forfaitaire et du salaire à l'heure. En prin-

cipe, le mécanicien est payé tant l'heure, tant la semaine; mais pour l'encourager à produire rapidement, le *piecwork* intervient à titre de prime et d'encouragement. A Glasgow, Birmingham et Manchester, il est appliqué de la façon suivante: une certaine somme de travail est donnée à un ajusteur, pour sa semaine ou son mois, moyennant un prix débattu entre lui et son patron; c'est le *contract* (forfait). Si la somme de travail exigée a été fournie dans le délai voulu, la différence entre la somme stipulée par le contrat et le montant de son salaire, pendant la même période de temps, constitue son bénéfice, — le *piec money*. Ce bénéfice augmente notablement le salaire de l'ouvrier, d'un tiers environ. Aussi certains mécaniciens, soucieux avant tout de voir s'accroître leurs ressources, sont-ils partisans de cet arrangement qui est un moyen de grossir leur paye.

La plupart d'entre eux, cependant, se placent, pour apprécier le *piecwork*, à un point de vue d'intérêt général et, faisant abstraction de l'intérêt personnel ou égoïste de chacun pris en particulier, considèrent le *piecwork* comme l'un des plus dangereux abus dont puisse souffrir l'ouvrier. On lui reproche tout d'abord, aussi bien qu'à l'*overtime*, de placer entre les mains de quelques-uns, au détriment de leurs camarades, une somme de travail supérieure à celle à laquelle ils ont droit et de contribuer ainsi à maintenir dans le métier une catégorie nombreuse d'ouvriers sans travail. Ensuite, — et ce second grief est assurément plus grave, — le *piecwork* n'a d'autre résultat que d'imposer au travailleur une somme d'efforts qui tend à augmenter sans cesse, et qui dépasse la limite de celle qu'il peut raisonnablement fournir.

Voici ce qui se passe, en effet: si, sur un travail donné, l'ouvrier a pu réaliser un bénéfice de 25 sh., on ne manquera pas, une autre fois, de lui faire, pour le même travail, des offres inférieures, l'obligeant ainsi, au détriment de sa santé d'abord et au préjudice de ses camarades en chômage ensuite, — dont la part de travail se trouve forcément absorbée par cette production exagérée de quelques-uns, — à redoubler d'efforts pour atteindre un bénéfice qui n'en est pas proportionnellement augmenté. C'est là, en définitive, pour le patron, un moyen de connaître la force productrice maxima de l'ouvrier; quand il a pu l'apprécier, il met son personnel au régime exclusif du salaire horaire, mais dans des conditions tout à fait défavorables pour celui-ci: en exigeant de l'ouvrier une production égale à celle qu'il avait réussi à atteindre sous le régime du *piecwork*. L'ouvrier perd à cette transformation la prime à la vitesse acquise par ses efforts au temps du *piecwork*, tout en restant tenu à la même somme de travail qu'il fournissait alors. Le fait s'est produit dans la fonderie de canons d'Elswick, dépendance de la maison Armstrong. Les ouvriers de cette usine sont longtemps restés soumis au *piecwork*, puis, quand ce système a paru avoir donné son maximum d'effet, on les a placés sous le régime exclusif du salaire horaire. Mais, au lieu d'exiger un travail normal et proportionné à leurs forces, on les contraignait à exécuter, sous peine de renvoi, une quantité d'ouvrage égale à celle qu'ils fournissaient au temps où, entraînés par l'appât d'un supplément de gain, qui constituait le seul avantage pour eux du *piecwork*, ils déployaient une activité presque fiévreuse pour grossir leurs salaires. Ce sont tous les désavantages de l'ancien système, moins le bénéfice pécuniaire qui en constituait la légitime compensation. Des inspecteurs,

appelés *speed and feed overseers*, véritables gardes-chiourme, parcourent depuis lors sans cesse les ateliers; ils sont chargés de contrôler si l'ouvrier travaille avec activité, si les machines sont mues à la vitesse voulue. Tout ouvrier qui n'atteint pas un certain maximum de production est renvoyé.

PAUL DE ROUSIERS.

(Le Trade-Unionisme en Angleterre, pages 281-283; 1 vol., 4 francs, Armand Colin et Cie, Bibliothèque du Musée Social.)

BIBLIOGRAPHIE

L'Évolution de l'esclavage dans les diverses races humaines, par Ch. Letourneau; 1 vol., 9 francs, chez Vigot, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Bâti sur le même plan, étayé des mêmes documents ayant servi à l'auteur pour l'élaboration de ses ouvrages précédents : *Évolution du mariage*; *Évolution de la propriété*; *Évolution littéraire*; *Évolution du salariat*, etc., le nouveau livre de M. Letourneau continue la série et, comme ses devanciers,

celui qui le voit tous les jours. Mais au bout d'un grand nombre d'années, de siècles parfois, il arrive que la falaise s'effondre, entraînant des villages entiers dans la mer; que le rivage cède sous la pression des vagues, laissant le flot submerger des provinces entières. Ce changement brusque n'est pourtant, lui aussi, que le produit d'une lente évolution. En est-ce moins l'évolution pour cela?

Tombouctou la mystérieuse, par F. Dubois; 1 vol. illustré, 10 francs, chez Flammarion, 26, rue Racine.

M. Dubois est ce reporter du *Figaro* qui, en des temps troublés, publia le *Péril anarchiste*, volume où certains virent une charge réactionnaire contre nos idées, et où d'autres y virent un moyen détourné de les propager, alors qu'il était dangereux d'en parler ouvertement. Peut-être n'est-il ni l'un ni l'autre. Mais cette fois-ci, ce n'est pas d'anarchie qu'il s'agit, c'est de son deuxième voyage au Soudan que nous entretient M. Dubois; il a raconté le premier dans un livre intitulé : *Au continent noir*.

Quand on réfléchit qu'il y a à peine un demi-siècle on ne connaissait encore rien de Tombouctou; que ce ne fut qu'au prix de périls sans nombre que René Caillié put la visiter, et que son voyage fut considéré comme une prouesse, digne de la légende, on est tout surpris d'apprendre avec quelles facilités s'en fait maintenant le voyage. Mais ce qui vous étonne surtout, c'est d'apprendre que, même aux époques les plus obscures du moyen âge, cette ville resta toujours en relation avec le reste du monde, par les caravanes d'Arabes, et qu'elle fut un centre de civilisation.

J'ignore si M. Dubois n'a pas idéalisé un peu les documents qu'il s'est fait traduire, mais son livre est intéressant à lire, par ceux, surtout, qui croient à l'infériorité de certaines races.

J. GRAVE.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

Si l'on ne change rien, si l'on ne fait rien, on en meurt... Il faut trancher dans le vif de nos institutions... Il faut dire, il faut faire entendre qu'à supporter un régime pareil, à s'y complaire, à s'y accoutumer et à ne rien tenter pour en sortir, une nation pourrait périr... Règne de la médiocrité et de la sottise, d'une politique d'occasion, menée par des politiciens d'aventure... Aucun régime ne peut faire qu'un pays ne verse jamais en ce malheur public.

CH. BENOÎT.

(*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1896, pages 515-527.)

Tant que les hommes vivent en société, ce qu'il y aura toujours de plus difficile au monde, ce sera d'être intellectuellement libre et d'exprimer ce que l'on a en soi sans courir le risque d'être pendu.

EMILE BERGERAT.

(*Annales politiques et littéraires*, 18 décembre 1896.)

Le Gérant : DENÉCHÈRE.